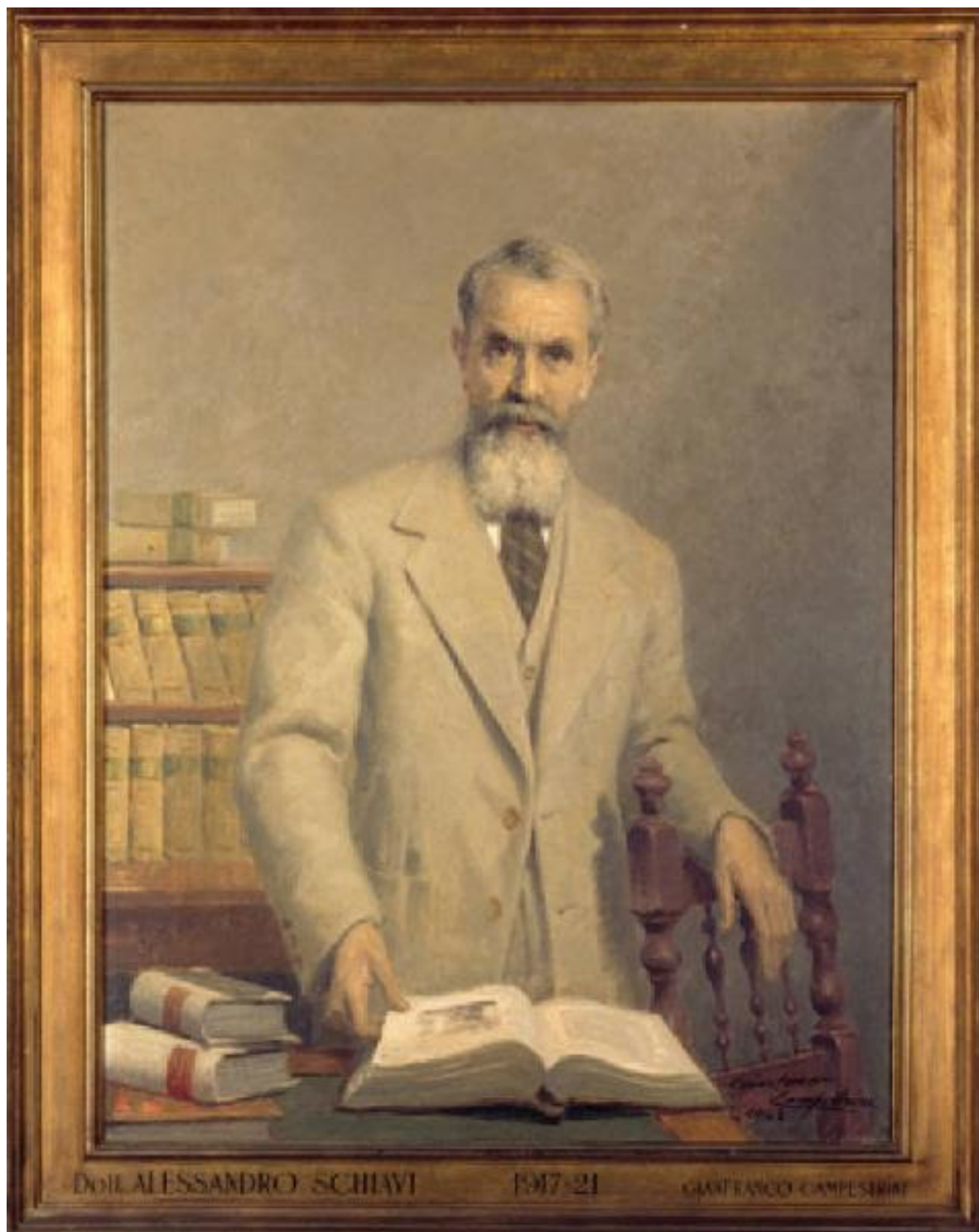


BILLETS, ITALIE / ITALY

SYNTHÈSE POUR UNE  
HISTORIOGRAPHIE DE  
L'HISTOIRE SOCIALISTE  
ITALIENNE VERSION  
COMPLÈTE

06/06/2016 FRANK-OLIVIER

**ENGLISH VERSION**



*portrait d'Alessandro Schiavi par Gianfranco Campestrini, Raccolte d'arte dell'Ospedale Maggiore, Milan*  
Une bibliographie raisonnée des recherches sur le socialisme italien et international de la période de la II Internationale écrite par des historiens italiens aurait été sans doute très riche si l'on tenait compte surtout des années 1950-1980. Les années sui-

vantes ont en effet été marquées par un certain « refoulement » de l'intérêt pour ces sujets.

Un peu partout en Europe mais en Italie surtout il y a eu une sorte de superposition mutuelle entre l'histoire du socialisme et les histoires du syndicalisme et des mondes du travail. Or à plusieurs occasions on a pu constater un retour des historiens de la dernière génération aux histoires des mondes du travail et des migrations, histoires qui ont permis la naissance d'une association (à laquelle je participe), la SISLAv, *Associazione italiana degli storici del lavoro*.

Mais après les années 1970 traversées par des historiens passionnés des luttes ouvrières et de leurs histoires politiques, aujourd'hui les jeunes historiens des mondes du travail sont plutôt méfiants envers ces croisements. La plupart des publications historiques relatives aux socialismes sont plutôt consacrées à l'histoire « républicaine », aux vicissitudes des partis socialistes jusqu'à la crise provoquée par le secrétariat de Bettino Craxi et les procès pour corruption qui ont frappé les partis italiens de gouvernement. Je ne cite que quelques noms : le grand historien et maître Enzo Collotti, Luciano Marrocu, Leonardo Rapone, Andrea Panaccione – notre meilleur spécialiste des socialistes menchéviques et des socialistes russes en général – Mario Telò. Mais il y a quand même aussi un retour aux histoires des socialistes des années qui nous intéressent ici, avec un considérable renouveau méthodologique.

Quelques fois ce renouveau est évident, d'autres fois il est « caché » dans de travaux apparemment plus traditionnels, biographiques. Mais dans tous les cas l'orientation de ces recherches ne s'intéresse pas à mettre en lumière le débat d'idées et la restitution des lignes théoriques – révolutionnaires ou réformistes. Ces recherches tendent à dessiner une histoire sociale des socialismes en Europe, et, par le biais de la biographie, la prosopographie d'un réseau de sociabilités.

Deux entreprises peuvent être citées ici. La publication des œuvres complètes de Giacomo Matteotti (1885-1924), dirigée par l'historien florentin Stefano Caretti qui les a complétées avec des essais qui présentent ce dirigeant en dehors de son

image mythique de martyr du fascisme, en expliquant ses rapports avec toute une série de pratiques et de réflexions théoriques qu'il partage avec les socialistes européens. Très enraciné dans les problèmes des ouvriers agricoles précaires de son territoire (les « braccianti » du delta du Po), Matteotti avait su aussi se confronter avec des problèmes de traduction des réformes sociales au moment du renversement des rapports de pouvoir dans une société : l'imposition fiscale, l'administration des municipalités et leurs rapports avec les coopératives et les syndicats agricoles, une opposition à la guerre rigoureuse et acharnée ; autant de problèmes proches de ceux qui sont au centre des débats internationaux, même encore dans le socialisme d'entre-deux-guerres.

Depuis 2007 jusqu'à 2013, Carlo de Maria, historien formé à l'université de Bologne et très actif dans le réseau des instituts d'histoire de la Résistance, a dirigé avec d'autres collaborateurs la publication des œuvres d'Alessandro Schiavi (1872-1965) et en 2008 lui a consacré une biographie qui se rapproche plutôt de la prosopographie (Alessandro Schiavi. *Dal riformismo municipale alla federazione europea dei comuni. Una biografia: 1872-1965*, Clueb, Bologne 2008). Dans cette vaste recherche, que De Maria a complété avec un volume collectif consacré à Andrea Costa (*Andrea Costa e il governo della città* (brossura), la ed., Reggio Emilia, Diabasis, 2010), ce qui est mis en lumière c'est tout un réseau de sociabilités, de connaissances et de pratiques qui montrent, bien au-delà de l'opposition des courants au sein du Parti Socialiste Italien, un enracinement dans l'aspiration à l'auto-organisation des couches populaires italiennes.

D'autre côté une entreprise mérite d'être signalé, qu'on peut consulter à l'[adresse suivante](#).

Elle émane d'un groupe d'historiens extérieurs à l'université et qu'on peut définir comme « militants », mais il s'agit d'une entreprise tout à fait scientifique, dont le modèle évident mais jamais cité est le dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français dirigé par Jean Maitron : ce sont des biographies sans hiérarchie rigoureuse entre les dirigeants nationaux et les

militants ponctuels de l'histoire du mouvement ouvrier en Italie. Plusieurs volumes y sont rattachés, d'Emilio Gianni, et vont de l'émergence d'un parti socialiste soi-disant marxiste mais influencé par les cultures du positivisme, du radicalisme démocratique et du municipalisme. Ce dictionnaire complète et intègre celui dirigé dans les années 1970 par Franco Andreucci et Tommaso Detti pour les Editori Riuniti de Rome, où les biographies (presque toutes tirées du Casellario politico centrale, le fonds consacré aux opposants politiques au fascisme) privilégiaient les dirigeants politiques communistes, suivant une approche linéaire allant « de l'utopie à la science ».

Les *Annali* de la Fondation Gian Giacomo Feltrinelli, autrefois un des principaux lieux d'élaboration de l'histoire des mouvements ouvriers et des organisations politiques des gauches, ont dans les dernières vingt années consacré seulement un volume à un sujet proche de celui qui nous intéresse. Ce numéro a été dirigé par Maurizio Ridolfi, un historien spécialiste des cultures démocratiques et radicales du XIX<sup>e</sup> siècle. Les problèmes évoqués dans ce volume tournent autour de la question du rapport entre les idées et les réseaux démocratiques d'un côté, et le rapport à la nation et à l'accès aux responsabilités gouvernementales de l'autre.

Pour les thèmes qui nous intéressent ici, il faut surtout souligner que parmi les documents tirés des riches archives de la Fondation, outre des papiers tirés des fonds de Macchi, Cavallotti, Gnocchi Viani, William Linton, le directeur de la publication a souhaité également publier des papiers d'Eugène Varlin, le militant qui incarne les moments de la Commune de Paris les plus liés à l'expérience de l'organisation des classes ouvrières, dimension qui ouvre vers les organisations socialistes. Ce rapprochement permet notamment de souligner le rôle des associations démocratiques et mutualistes pour la formation d'une conscience et des formes d'organisations dites « de classe ».



*Samuel et Simon Wajsbrot posent avec d'autres ouvriers dans un atelier de casquettiers situé rue des Francs-Bourgeois à Paris, 4e arrt, le 15 avril 1926 © Mémorial de la Shoah/C.D.J.C./M.J.P./Coll. Jean Lescot*

À la toute fin du XXe siècle une histoire du socialisme a aussi été publiée, écrite par Renato Zangheri, un historien des mondes paysans et du passage de l'agriculture traditionnelle du XVIII siècle au capitalisme agraire en Italie. Ancien dirigeant du parti communiste, maire de Bologne, Zangheri a (surtout lors de colloques) dit être persuadé que la nouvelle composition des classes travailleuses – la précarité, l'introduction de l'organisation du travail dite World Class Manufacturing, la diffusion du travail intellectuel et « relationnel » – avait provoqué la désagrégation du monde du travail en tant que classe. Son analyse peut conduire aussi à des conclusions opposées, qu'on ne peut pas développer ici. Zangheri dessine donc le tableau d'un mouvement ouvrier qui va vers sa fin. Les deux volumes qui sont sortis avant sa disparition, écrits avec Attilio Zanichelli, un ouvrier de l'entreprise de verre industriel Bormioli et poète original, suivent un parcours qui démarre avec l'activité de groupes isolés animés par les exemples français de Carlo Pisacane, jusqu'aux premiers internationalistes parfois d'origine mazzinienne. Ensuite et surtout son texte retrace l'histoire des rapports entre le socialisme italien et l'histoire nationale. Les socialistes, qui enracinent leurs cultures mais surtout leurs réseaux d'organisation dans l'histoire du républicanisme démocratique et du mutualisme, sont plus intéressés que les classes dirigeantes à une unité à laquelle ils contribuent avec leurs luttes et surtout

avec leur organisation qui représentent un formidable processus d'auto-émancipation. Son ouvrage indique aussi l'unité possible entre le puissant processus d'organisation dans le Nord industriel, celui du monde des ouvriers agricoles de la vallée du Po et l'expérience démocratique des « *Fasci Siciliani* » dont la répression voulue par Francesco Crispi produit des effets de très longue durée pour les rapports entre le prolétariat méridional et le crime organisée.

De 2007 à 2012 un groupe d'historiens italiens et français s'est intéressé aux rapports entre l'historiographie italienne et Madeleine Rebérioux (Cahiers Jaurès, « entre France et Italie: regards croisés » : nn.183-184, 2007, 1-2) et à un retour possible à l'étude des institutions et des réseaux internationaux du socialisme « dans les pas » – quoique cette formule puisse paraître un peu trop élogieuse – de Georges Haupt à l'occasion de l'anniversaire, après 30 ans, de sa mort. Ce numéro des Cahiers Jaurès, n. 203, Georges Haupt. L'Internationale pour méthode, n. 203, 1-2014 a rassemblé des témoins ayant connu Haupt et des historiens qui ont cherché ou se proposaient de chercher d'en utiliser la méthode. Comme j'avais écrit moi-même en présentant aux lecteurs ce numéro :

« il était temps de rouvrir un “dossier Haupt” bien au-delà de la mémoire, c'est à dire de présenter l'actualité d'une méthode sur des sujets qu'il avait déjà puissamment contribué à installer au centre de l'histoire et de la culture des sociétés européennes. Le sommaire de ce numéro l'atteste. D'une part, il présente des contributions « dans les pas » de Haupt, contributions qui montrent la vitalité de sa méthode (Bidussa, Candar, Ducange, Meriggi). D'autre part, il comprend des réflexions qui croisent l'évocation d'une personnalité et son rayonnement sur le travail de divers historiens (Dreyfus, Jemnitz, Löwy, Panaccione, Weill). Mariuccia Salvati de son côté revient, dans un texte passionnant, sur les rapports de Haupt avec Lelio Basso et sur les liens qui ont permis, entre autres, la naissance et le développement de la Fondation du même nom, ainsi que l'affirmation de son rôle au croisement de la politique et de la recherche. Dans les recherches de Haupt, le thème des échanges militants et in-

telle que les intellectuels non seulement dans les pays capitalistes qui avaient vu naître les partis socialistes, mais aussi dans l'Europe centrale et orientale, était présent depuis ses débuts. Il a développé cette orientation dans de nombreux articles et livres collectifs. Cette démarche orientait aussi sa vie : il mettait constamment en relation hommes et femmes au croisement de la recherche et de la politique. Il est l'un des très rares historiens qui a souligné plutôt les continuités sociales que les coupures politiques entre les Deuxième et Troisième Internationales, comme l'atteste la publication de la correspondance entre Camille Huy-smans et Lénine dont il s'occupa ».

« Dans les pas » de cette méthode j'ai publié moi-même une recherche encore *in progress*, citée dans la bibliographie suivante, *L'Internazionale degli operai* (2014). Elle cherche à tisser, avant et après la Grande guerre, un double réseau de relations. D'un côté les analyses des partis socialistes et du Bureau socialiste international autour des migrations et du colonialisme, impliquant aussi les rapports avec les travailleurs non européens. De l'autre côté la rencontre sur le marché du travail entre les travailleurs « autochtones » et les travailleurs étrangers. Pour résumer dans une formule toutes ces tensions et les moyens employés par les acteurs sociaux et politiques, on pourrait dire que le marché du travail et la nécessité de s'organiser dans les lieux du travail quotidien ont imposé une tension constante entre les pôles opposés de la xénophobie et de l'internationalisme. Entre les deux on observe des comportements différents, parfois contradictoires, qui tendent tous à chercher à gouverner le marché du travail, à s'opposer à ses « lois » économiques.

Groupe parlementaire socialiste aux élections de 1913. Carte postale tirée du site FB Associazione nazionale Sandro Pertini. La recherche autour de « l'Internationale des ouvriers » parcourt ces problèmes et fait appel à des sources parfois peu exploitées telles que les archives du Bureau Socialiste International et évidemment les sources sur les comportements ouvriers « xénophobes » ou « fraternels », des fonds Moscou aux Archi-



ves Nationales et des Archives de la Police de Paris. La France représente un lieu privilégié de ces tensions parce qu'elle héberge déjà avant la Grande guerre une immigration nombreuse et plurielle. Dans les comportements des mondes du travail – par exemple dans les chantiers qui couvrent Paris dans les années 1930 – observés à la loupe et dans les secteurs du textile, de la maroquinerie, de la fabrication des casquettes et des chapeaux, ni la xénophobie ni l'antisémitisme émergent sauf quelques manifestations isolées et surtout elles épargnent les immigrés plus disposés à se syndiquer, dont ceux d'origine juive. C'est le cas des protagonistes de premier plan de la Main d'œuvre immigrée au sein de la CGTU. Dans une période où les agents politiques de l'antisémitisme et de la xénophobie étaient très actifs, ce fait mérite d'être analysé et ce thème spécifique est l'objet d'un travail en cours de préparation. Il s'agit donc là d'un essai d'histoire sociale, aussi bien des comportements ouvriers que des institutions socialistes et syndicales.

[Maria Grazia Meriggi](#)

### **ENGLISH VERSION**

Almost everywhere in Europe but especially in Italy, a deep bond existed between the history of socialism, the history of trade unionism and the history of the worlds of work. On several occasions, one has noted a return to the histories of the worlds of work and migrations by historians of the last generation. Until the 1970s, historians were passionate about labor struggles and their political histories. Nowadays, young historians of the worlds of work are somewhat distrustful when it comes to mingling these themes. Most of the historical publications about socialisms are rather devoted to “republican” history, to the vicissitudes of socialist parties until the crisis caused with Bettino Craxi and the corruption trials which affected the government parties. I am only mentioning a few names here: the great historian and master Enzo Collotti, Luciano Marrocu, Leonardo Rapone, Andrea Panaccione – our leading expert in Menshevik socialists and Russian socialists at large – or even Mario Telò. However, there is indeed a return to the history of the socialists of the period we are interested in, along with a major methodo-

logical renewal. Sometimes this renewal is obvious, but at other times, it is “hidden” in seemingly more traditional and biographical works. In all cases, the direction taken by this research is not interested in bringing to light the debate on ideas and the reconstruction of theoretical confrontations – whether they be revolutionary or reformist. This research rather tends to draw a social history of European socialisms and, through biography, the prosopography of a sociabilities network.

Two undertakings can be cited above all. The publication of the complete works of Giacomo Matteotti (1885-1924), edited by the Florentine historian Stefano Caretti who completed them with essays that at last allowed to understand this political leader out of his mythical image of martyr of fascism, explaining the relationships with a whole series of practices and theoretical reflections he shared with European socialists.

Since 2007 until 2013, Carlo de Mari – an historian educated at the University of Bologna who was very active in the network of historical institutes devoted to resistance – edited with other colleagues the publication of the works of Alessandro Schiavi (1872-1965) and wrote his biography in 2008: *Alessandro Schiavi. Dal riformismo municipale alla federazione europea dei comuni. Una biografia: 1872-1965*, Clueb, Bologne 2008. In this extensive research, that De Maria completed with a collective volume dedicated to Andrea Costa (*Andrea Costa e il governo della città, l'ed., Reggio Emilia, Diabasis, 2010*), he brought into light a network of sociabilities, knowledge and practices that went far beyond the opposition between the internal trends within the Italian Socialist Party, showing the anchorage of Italian working classes self-organization reflexes.

#### Another undertaking is noteworthy

This initiative comes from a group of historians external to the university and that one could characterize as “activists”, but this is a scientific undertaking whose model is the biographical dictionary of the French labor movement, edited by Jean Maitron. From 2007 to 2012, a group of Italian and French historians took an interest in the relationships between the Italian historiography and Madeleine Rebérioux (*Cahiers Jaurès*, “entre France

et Italie: regards croisés”: nn.183-184, 2007, 1-2) and encouraged the return to the study of institutions and international networks of socialism “following the footsteps” of Georges Haupt: the issue of the *Cahiers Jaurès*, n. 203, *Georges Haupt. L’Internationale pour méthode*, n. 203, 1-2014 gathered together witnesses and historians who sought to pursue his method. “Following the footsteps” of this method, I myself published a research paper still in progress (see bibliography). It seeks to study – before and after the Great War – a double relationship network. On the one hand, it analyzes the socialist parties and the International Socialist Bureau around the notions of migrations and colonialism, which also implies relationships with non-European workers. On the other hand, it analyzes the meeting between “native” workers and foreign workers on the labor market and in the working sites.

[Maria Grazia Meriggi](#)